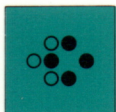
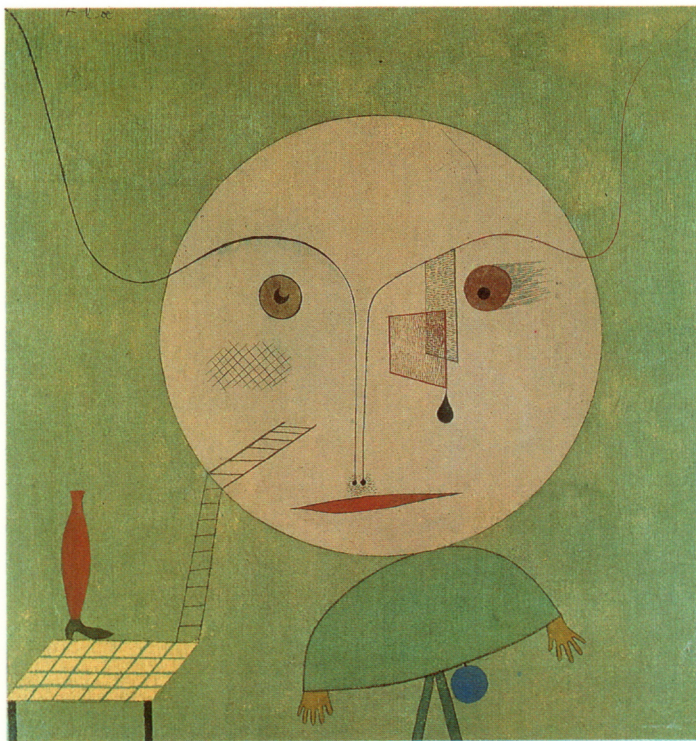


Le silence du diable

Leslie Kaplan



P.O.L



Le silence du diable

DU MÊME AUTEUR

L'EXCÈS - L'USINE (HACHETTE/P.O.L, 1982, réédition
P.O.L, 1987)

LE LIVRE DES CIELS (P.O.L, 1983)

LE CRIMINEL (P.O.L, 1985)

LE PONT DE BROOKLYN (P.O.L, 1987)

L'ÉPREUVE DU PASSEUR (P.O.L, 1988)

Traduction

TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL, de
Wallace Stevens, texte français établi en collaboration
avec Claude Régy (Actes Sud/Papiers, 1988)

Leslie Kaplan

Le silence du diable

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1989
ISBN : 2-86744-162-5

Pour Domenika

1

Le matin il se réveille et il dit à voix haute, Lou.

Il a une image dans la tête. Une affiche, comme dans un western, avec le mot WANTED écrit en gros, et la figure de Lou.

Désirée, il traduit, et en même temps il donne un coup de poing dans l'oreiller.

Non, il corrige aussitôt en jetant l'oreiller à travers la pièce. Pas désirée. Recherchée.

Il se lève.

Il se dit, une fois debout, qu'il y a dans ce genre d'affiches d'autres mots, mais lesquels. Il a oublié.

Il s'habille. Il passe un T-shirt, ensuite un pull. Au moment de sortir la tête du pull, il s'arrête, il étend les bras à l'horizontale, la tête est restée à l'intérieur du pull, il tourne sur place, les yeux fermés. Il voit parfaitement Lou, il voit aussi les mots écrits dans le bas de l'affiche, sous la tête de Lou, mais il n'arrive pas à les lire.

Quand Lou commence à bouger, il ouvre les yeux brusquement, il sort la tête du pull, il se met à marcher dans la pièce. Il est à moitié habillé, à moitié nu.

Tout en marchant il regarde par la fenêtre le ciel bleu, solide. Il grimace.

Il essaie toujours de se souvenir des autres mots de l'affiche.

Après il pense, Dead or alive. Mort ou vif.

Il rit.

Il finit de s'habiller lentement. Il continue à penser.

Puisqu'il s'agit de Lou, il devrait mettre les deux mots au féminin. Morte ou vivante.

Il boucle sa ceinture.

Et puis non. Il va laisser les choses comme ça.

Exactement comme ça. Mort, ou vif.

Son rire revient.

Il se surprend dans la glace en train de rire, un homme grand, large d'épaules, avec des yeux innocents, et il dit en pointant le doigt : Tu ferais mieux de la ramener, Jackie. Tu ferais mieux. C'est moi qui te le dis.

2

Il va la chercher, il sait où elle est.

Deux trois rues, plein soleil. Il longe le quai sans regarder l'eau. Fleuve stupide, sûrement plein de reflets jaunes.

Il arrive, il passe la cour, il monte les étages quatre à quatre. Devant la porte, il écoute un instant, ensuite il donne un coup d'épaule dans la porte. La porte s'ouvre, il entre.

Les deux femmes sont assises au fond de la pièce.

Il s'immobilise. Après il traverse lentement la pièce, il attrape Lou par la main.

Lou ne le regarde pas.

Il tire Lou, elle se lève. Il l'enlace et dit, le visage dans les cheveux de Lou :

— Allez, je t'aime.

Lou ne dit rien. Il ajoute :

— Et en plus, tu le sais.

Lou hausse les épaules. Ensuite elle dit :

— Bon. Moi aussi, je t'aime.

Jackie prend la main de Lou et l'embrasse. Pardessus la tête de Lou il regarde l'amie.

L'amie est restée assise.

Jackie lui sourit, un sourire appuyé, les dents dehors. Après, le visage de nouveau dans les cheveux de Lou, il se met à chanter :

— « Et le requin, il a des dents,
Et il les montre sur sa gueule,
Et l'homme, lui, il a un couteau,
Mais son couteau, on n'en voit rien. »

Il chante parfaitement, rythme et ton. On a même l'impression d'entendre l'orgue de Barbarie, derrière.

L'amie secoue la tête.

Jackie continue de sourire. Il dit :

— Eh oui.

Lou se dégage, elle fait un geste à l'amie. Elle s'en va. Jackie marche derrière elle, il la tient encore par la main.

Quand ils sont revenus chez eux, Jackie fait du café. Lou est assise, elle attend.

Jackie dit :

- Ça ne compte pas.
- Ne recommence pas, dit Lou. Plus jamais.
- Je te dis que ça ne compte pas, dit Jackie.
- Peut-être, dit Lou.

Et, en un sens, c'est vrai, pour Lou ça ne compte pas.

Elle n'a pourtant aucune lassitude, Lou, aucune. Un peu cynique, sans doute, mais c'est plutôt une attitude, une facilité. Au fond, elle est très gaie. Elle ouvre ses yeux bien grands, elle secoue ses cheveux, elle étire ses bras, et elle rit, joyeuse.

Quand Jackie l'interroge, parfois content, parfois agacé, sur ce qui la fait rire, elle répond toujours, provocante,

— Je me le demande,
et selon les jours elle rend Jackie encore plus content ou encore plus agacé.

Elle a tout fait, c'est ce qu'elle dit, colonies de vacances, vendeuse au prisunic et sur les marchés, serveuse, elle a même travaillé un moment dans un dancing, quand elle en parle elle jette la tête en arrière, elle virevolte et montre ses jambes. Elle aime beaucoup

être si jeune, en avoir tant fait, et pouvoir se considérer, en somme, comme une personne avertie.

Elle adore s'habiller trop long ou trop court, porter des chapeaux rhétoriques, parler fort dans les cafés et les queues de cinéma, interpeller les gens dans la rue, passer à quatre pattes sous une table de restaurant pour prendre sa place. Mais il n'y a pas chez elle la lourdeur qui accompagne souvent la transgression, le souci de la preuve, ni même, malgré une agressivité certaine dans l'allure et le propos, la recherche délibérée de la dispute. Non, Lou entretient en fin de compte avec son corps un rapport calme, dépourvu d'exagération, c'est un objet parmi d'autres, un moyen de travail, un lieu de plaisir, ni plus ni moins, et qui laisse la place pour autre chose. Quelle chose ? On ne sait pas. Mais, autre chose.

Toujours est-il que les bagarres de Jackie, sa brutalité, et ses coups, Lou n'arrive pas à y attacher vraiment d'importance.

— Après tout, dit Lou.

Les grands jours, les cas sérieux, elle argumente, pour les autres comme pour elle-même :

— La vraie violence est ailleurs, n'est-ce pas. Alors.

En ce moment elle travaille, elle est ouvreuse, dans le théâtre où Jackie tient le rôle principal.

4

Dans l'après-midi, plus tard, Jackie demande à Lou comme il fait parfois de venir avec lui à une répétition. C'est une des choses que Lou préfère. Elle accompagne Jackie et va s'asseoir, attentive, au fond du théâtre vide.

Après la répétition, ils vont au café. Lou ne dit rien.

— Je sais, dit Jackie.

Lou se lève et lui passe la main dans les cheveux.

— On te sent trop, dit Lou. On sent trop ton corps. C'est toujours comme ça, après.

Elle ne précise pas le « après ».

Elle regarde Jackie d'une façon insistante.

— Enlève ton pull, dit Lou.

Jackie la regarde, il enlève son pull. Il a un T-shirt, moulant.

— Oui, dit Lou. Elle touche du doigt les épaules de Jackie, son torse.

— Tu fais de l'effet, dit Lou.

Tu me fais de l'effet, à moi.

Mais tout ça, du menton elle indique les épaules, le torse, ça doit être dans les mots. Et toi, derrière.

Jackie hausse les épaules. Après il dit, Evidemment.

— Bon, dit Jackie. J'ai envie de marcher. Et je reste en T-shirt. Il regarde Lou.

Jackie aime, il a toujours aimé, comment Lou traite son corps. Il le connaît depuis longtemps, l'effet qu'il produit, sur les hommes comme sur les femmes, d'ailleurs. L'effet ne vient pas d'une séduction, d'un appel quelconque, même dénié. Au contraire, l'effet, massif, et bien sûr sexuel, vient d'une vérité.

Pas d'un défi. D'une vérité active.

C'est comme ça, et Jackie le sait, et souvent ce savoir l'encombre.

Mais avec Lou, qui l'aime pourtant, qui est folle de lui, elle ne l'a jamais caché, Jackie se sent plus léger. Moins Jackie, en quelque sorte. Peut-être parce que si Lou n'hésite jamais à montrer comment elle est affectée par lui, elle, une femme, ce n'est pas dans une surenchère, une compétition, corps contre corps. Elle rigole et elle dit :

— C'est trop.

Alors Jackie change de cravate, met une autre chemise.

Maintenant Jackie ne regarde plus Lou, il marche, les yeux tournés vers l'intérieur. Ils arrivent à un square, ils entrent, ils s'assoient sur un banc. Jackie ne dit rien pendant un moment. Après il prend le visage de Lou dans ses mains, il fronce les sourcils, il louche presque, il dit :

— Les mots ne sont pas à moi ni à personne. Quand ils sont dits comme ils doivent l'être, il souligne

« doivent » par un sourire, ils assassinent tout seuls.

N'importe quel mot, dit Jackie.

Il a une voix lente et lourde, il pose les mots un par un, et chaque mot laisse une traînée, une trace épaisse. Après coup seulement on entend ce qui s'est déposé. Toute la haine.

Lou est devenue très pâle. Après elle dit :

— Oui.

Jackie regarde les arbres.

Après un moment Lou se ressaisit, elle hausse les épaules. Elle dit : Il n'y a pas seulement ça.

Jackie dit avec violence : Allez, on s'en va, j'en ai assez de ce banc.

Ils se lèvent et marchent un peu. Le jardin est bruyant, plein d'enfants, de cris.

Jackie donne un coup de pied dans un ballon qui roule près d'eux. C'est le ballon d'un petit garçon qui arrive en courant, tout essoufflé et rouge. Le ballon part, loin, dans la direction opposée.

Lou est mécontente.

— J'ai envie de tuer quelqu'un, dit Jackie.

Lou ne dit rien.

Ils s'assoient sur un nouveau banc.

Jackie et Lou. La passion, le théâtre. L'énigme se précipite, se noue, se renoue : le silence du diable.
Que révèle chez un homme l'amour d'une femme ?



9 782867 441646

Couverture : "IRRUNG AUF GRÜN, 1930 C2 (182)",
de Paul Klee. © Cosmopress, Genève / ADAGP,
Paris 1989.

Maquette : J.-P. Reissner

ISBN : 2-86744-164-1

F 10164-9-89

69,00 FF

Extrait de la publication